

Queen's Hall, on joua trois *danses dramatiques* de M. Banbock. Ce musicien, il me semble, résolut le problème en dissimulant le peu d'originalité de sa musique, sous ce qu'il est convenu d'appeler de la couleur orientale. Ceci enlevé, il reste de la musique viennoise, nue et trop humiliée pour se montrer. Dans l'*Omar Khayyam*, j'observe le même procédé; et la manière viennoise de faire de certaines mesures des finales à demi ou tout à fait complètes, y est utilisée.

Parmi les jeunes compositeurs qui firent entendre leurs œuvres dernièrement à Londres, deux seulement Holbrooke et Delius, écrivent dans un idiome qui n'est ni celui de la fin du XVIII^e siècle ou même du début du XIX^e siècle musical viennois, ni le résultat malchanceux d'une fervente détermination de ne pas écrire dans la vieille langue.

Holbrooke, tout en appartenant, ou ayant appartenu, à un cercle qui fit grand tapage autour de la *Musique Britannique*, entendant par là de la musique allemande écrite par des Anglais, — appliqués à créer un style national par la simple imitation les uns des autres, — a certainement une réelle originalité.

Delius, lui, avant de marcher aux côtés de Richard Strauss, avait aussi un style à lui, et il serait difficile de trouver dans ces dernières années une aussi belle pièce que son Concerto en do mineur.

Il est superflu d'ajouter, que nos « Académiques » ont écrit de la musique viennoise, teintée de Mendelssohnisme: avec d'occasionnelles réminiscences wagnériennes dans l'harmonie ou l'orchestration.

(A suivre).

SHAKESPEARE ET LES MUSIC-HALLS

The Academy nous présente, dans un article amusant, Shakespeare sous un jour nouveau. Il semble, à première vue, tout à fait absurde, nous dit-elle, d'associer le nom de Shakespeare à celui des music-halls modernes. Shakespeare, l'auteur vénéré de toute nation possédant quelques notions d'histoire littéraire, le maître de la tragédie et de la comédie, « cet explorateur des profondeurs cachées de la nature humaine », nous paraît en bien mauvaise compagnie au milieu des vulgaires et barbares bouffonneries qui brillent aux programmes de la plupart des music-halls.

Mais il ne faut pas, en cette occurrence, se permettre de porter un jugement hâtif. Comment la foule connaît-elle et aimera-t-elle les grands génies, s'ils ne se présentent pas à elle sous une forme qu'elle puisse comprendre? A côté de sa prédilection marquée pour les clowneries burlesques, les plaisanteries exagérées, elle se complait aussi dans la gaité courtoise, gaité moins bruyante, mais qui la pénètre plus profondément.

L'opinion pédante qui suppose à la foule une « tête de bois » est stupide et fautive. Nous n'envisageons pas la psychologie de la foule, comme entité, mais la nature qu'elle présente, quand on la considère par unités humaines, vivantes, sensibles aux impressions, avides de sensations. Beaucoup de ces individus ne liront pas une pièce de Shakespeare ou, s'ils le font, ne la com-

prendront pas. La concentration n'est pas leur fort; ils peuvent lire un quotidien de la première à la dernière page avec une certaine ardeur; mais un thème suivi, écrit en anglais littéraire, les ennuie.

Présentez-leur au contraire la même pièce en action; faites vivre devant eux un roi sur la scène; montrez-leur les amoureux qui murmurent de tendres dialogues, le fou qui fait tinter ses grelots, voilà le génie qui s'humanise, descend sur terre, sans rien y perdre de sa splendeur.

Le music-hall moderne est dans une période de transition; et voici le moyen tout trouvé de le faire entrer dans une ère nouvelle et désirable. Nous avons déjà laissé loin derrière nous le théâtre stupide d'il y a quelques années. Nous abreuvons la multitude de spectacles de beauté sans exemple, ravissant les yeux; nous ordonnons pour elle des orchestres de premier ordre, afin de lui faire oublier le bourdon du trafic londonien; nous lui donnons en abondance, de l'humour véritable, et aussi de réelles études de ces petits événements tragiques, qui arrivent journellement et dans lesquels chacun peut retrouver sa propre expérience.

Ceci est déjà un acheminement vers un état de choses meilleur. Mais on pourrait faire encore davantage. Il n'est pas nécessaire, quand on donne une représentation de Shakespeare, « pour un million », de couper autant qu'on y serait obligé dans un music-hall. Ici, c'est une véritable condensation qu'il faudrait faire; car le temps est limité et d'autres artistes attendent leur tour; mais Shakespeare n'est pas tout action et nous imaginons que les spectateurs pourraient supporter l'audition de quelques discours de plus, atténués, comme ils le seraient, par l'action magnifique et inspiratrice.

Nous ne voulons pas dire que l'on pourrait représenter ainsi toutes les pièces de Shakespeare, conclut l'auteur de cet intéressant article; souvent leur construction et leur développement, pour ne rien dire des exigences de l'heure, dans les programmes de music-hall, rendraient cette entreprise impossible. Les coupures seraient inévitables. Mais avec des soins entendus, et certain tact, on peut espérer faire goûter la langue anglaise, dans toute sa beauté, de ces immenses auditoires, qui se réunissent afin d'être divertis.

Telle est la question que l'on peut soulever à propos des music-halls londoniens, qui ont une tenue dont les nôtres restent fort incapables.

L'Angleterre n'affiche pas volontiers les convictions bruyamment démocratiques, que pouvoirs constitués et opinion publique professent en France. Mais elle agit souvent avec un sens remarquable des intérêts matériels et intellectuels du peuple.

Cependant les classes populaires sont plutôt d'esprit moins délié à Londres qu'à Paris.

Quand donc un directeur intelligent de music-hall français remplacera-t-il telle ritournelle bêtement sentimentale, ou telle chanson révoltante de grossièreté par quelque scène de *Macbeth*, ou, s'il préfère, des *Joyeuses Commères de Windsor*?

JACQUES LUX.